

Le retour des sorcières

Suzanne Pouliot

Summary: Witches are back with a vengeance in Francophone children's literature. Though some retain many negative and misogynous characteristics borrowed from our Western tradition, several contemporary witches tend to deconstruct feminine stereotypes and put forward new moral values in a universe previously defined by men.

Résumé: Le personnage de la sorcière est toujours bien présent dans la littérature pour la jeunesse francophone. Même si elles conservent plusieurs traits hérités de la tradition occidentale, misogynie et conservatrice, les sorcières contemporaines remettent en cause, non sans humour, les stéréotypes de la féminité et valorisent un savoir et une compétence qui échappent au monde des hommes.

Les sorcières d'hier et d'aujourd'hui

Depuis la fin des années quatre-vingt, on assiste à un retour des sorcières sur la scène éditoriale (Bordeleau, 1994), car selon Aubin "les enfants ont besoin de magie et de fantaisie. On a donc ressuscité les sorcières et les fées" (p. 18). Un relevé¹ récent a permis d'identifier quarante-trois titres, publiés de 1972 à 1994. Parmi les titres recensés, nous retrouvons près de 35% d'albums et de romans traduits, plus de 51% d'ouvrages originaux franco-français. Finalement, la production franco-québécoise occupe 14% de ce champ éditorial. Au total, la production féminine représente 60% des titres étudiés.

Notre analyse quantitative et qualitative, effectuée à partir des albums et des romans identifiés, présentent différentes représentations de la sorcière, associées aussi bien à son statut social, à ses outils d'identification et d'intervention qu'à ses activités scientifiques.

Nous avons voulu cerner la fonction attribuée à ce personnage et le situer par rapport aux idéologies qui sillonnent nos imaginaires collectifs, marqués, depuis plus de vingt ans, à la fois par le féminisme, le postmodernisme, le nouvelâgisme, etc. Le regroupement opéré réunit sous trois rubriques les représentations corporelles, psychologiques et symboliques.

Dans ce contexte de recherche, nous n'avons retenu, pour fins d'analyse, que les ouvrages dont le titre portait l'identification sorcière. Ainsi des références dicibles comme celles qui surgissent au détour des phrases ou des chapitres n'ont pas été prises en compte, lors de l'analyse, comme, à titre d'exemple, celles que l'on retrouve dans *L'île au géant* (1995)².

Petit saut dans l'histoire

Selon les dictionnaires consultés (*Le petit Robert, le Littré*), les désignations de sorcier et de sorcière, datées du XIII^e siècle, signifient d'abord "diseurs de sorts", sens emprunté au latin populaire du VIII^e siècle **sortarius*, puis, au fil du temps, l'appellation désignera une personne qui pratique une magie de caractère primitif, secret et illicite (sorcellerie).

Condamnée par l'Inquisition³ pour activités diaboliques, la sorcière se retrouvera incarnée dans les contes de fées. *Hansel et Gretel, la Belle au bois dormant et les fées* illustrent les images dominantes qui caractérisent les sorcières: vieilles, laides, méchantes, mangeuses d'enfants et bizarrement accoutrées.

Outre ces formes stéréotypées, ces personnages sont également porteurs de marques, associées à la sorcellerie comme la présence d'un chat noir, d'une marmite dans laquelle bouillonnent en permanence des herbes, considérées par d'aucuns de maléfiques, de sacs à maléfiques (*La sorcière verte* dans *Contes de la sorcière verte*).

En somme, la sorcière des contes de fées touille ses mixtures miraculeuses au fin fond des forêts et génère chez les petits des émotions de rejet, d'horreur et de profond dégoût.

Les sorcières contemporaines

Qui sont les sorcières d'aujourd'hui? Comment se distinguent-elles? À l'aide de quels artifices? Ont-elles conservé leur pouvoir médical d'antan? Si, pour l'écrivain britannique Dahl, "Les vraies sorcières s'habillent normalement et ressemblent à la plupart des femmes. Elles vivent dans des maisons qui n'ont rien d'extraordinaire, et elles exercent des métiers tout à fait courants" (Sarfati, 1994, p. 114), celles que nous avons répertoriées manifestent bel et bien des traits distinctifs sans pour autant renoncer à certains attributs ancestraux qui les ont popularisées comme le fait de porter un chapeau pointu, d'être affligée d'un nez crochu ponctué de verrues.

D'ailleurs, c'est en partie la façon dont elle est décrite dans *Ma voisine, une sorcière* (1994): "David l'appelait "la sorcière" parce qu'elle boitait"(p. 14) qu'elle avait une cicatrice au menton, de grands doigts secs et des ongles pointus et qu'elle portait un long manteau noir et un chapeau à rebord par-dessus un foulard noir qui lui cachait les côtés du visage.

Le portrait stéréotypé de la sorcière

Si dans l'histoire littéraire, le personnage féminin vilain, cruel et rusé est rangé sous la seule bannière de sorcière, dans la production littéraire de la dernière décennie, la sorcière, identifiée sur la première de couverture a souvent un prénom du type Amélie⁴, Camomille⁵, Nesta⁶, Ozépine⁷, Wanda⁸.

Par ailleurs, si certains ouvrages individualisent le personnage féminin par un prénom, une activité, une qualité physique ou morale, les marques de la

spécificité ancestrale de la sorcière imprègnent les romans et les albums étudiés, tout comme d'ailleurs les compagnons animaliers de la sorcière qui constituent à eux seuls des référents symboliques importants: chat noir, corbeau, rat.

À titre d'exemple, nous retrouvons dans la production étudiée, des traces visibles des habitudes culinaires de l'horrible sorcière: "qui passait son temps à manger les petits enfants. Elle les faisait cuire dans une grande marmite. (...) Une fois par an elle venait à la sortie de l'école avec son grand panier à provisions et elle en emportait quatre, cinq, douze ou vingt-deux selon la saison" (*Pincemi Pincemioi et la sorcière*, n.p.). Nous allons examiner plus attentivement les attributs physiques hideux et repoussants, ramassés lors de nos lectures. Ces représentations chargées s'inscrivent dans un contexte de recrudescence misogyne, institué dans le discours religieux (Snyder, 1993).

Les désignations corporelles

La réception des albums consultés suscite des sentiments de peur, d'horreur, voire de la répulsion, dus à l'effet combiné de l'illustration et du texte, car les descriptions corporelles, tant iconiques qu'écrites, attribuées au personnage de la sorcière, insistent d'abord sur la difformité des membres, sur les anomalies physiques, et qualifient de nauséabondes les odeurs émises par le personnage aux allures méphistophéliques. "Fané, fripé, ridé, ratatiné, on aurait dit qu'il avait mariné dans du vinaigre. (...) Face immonde, putride et décatie. Elle pourrissait de partout, dans ses narines, autour de la bouche et des joues. Je voyais la peau pelée, versicotée par les vers, asticotée par les asticots..." (*Sacrées sorcières*, p. 67-68).

Tour à tour, les programmes narratifs introduisent, sous le mode descriptif, les aspects corporels associés au personnage comme la voussure de la colonne vertébrale, la forme du nez, celle de ses mains ou de ses doigts, sans négliger la description gutturale des sons émis.

La tenue vestimentaire

La tenue vestimentaire se résume à quelques vêtements spécifiques: le port quasi obligatoire du chapeau pointu ou du moins d'un chapeau noir, parfois de sept jupons (*La sorcière qui roulait à vélo*) ou encore d'une robe noire, de préférence ample et informe à moins qu'il ne s'agisse d'un manteau ou de grands souliers pointus également noirs. En somme, une tenue vestimentaire inquiétante qui cache sous les gants des griffes.

Le portrait physique

Le dépouillement effectué a permis de retracer la place importante occupée par la salive (bleu myrtille), le nez (bossu ou crochu), le menton double ou fourchu, les dents rares sinon noires (*Coups durs pour la sorcière*), vertes ou isolées comme cette "seule et vilaine et longue dent qui dépassait par-devant" (*Nicolas*

et la mystérieuse sorcière, p. 9). La typologie physiologique de la sorcière se caractérise par des oreilles en portes de granges, de longs ongles et des doigts crochus en forme de griffes, des poignets pleins de verrues, la voix éraillée comme celle de vieux disques égratignés. Lorsque la voix est de type coassante alors elle crache “des jurons et des imprécations abominables” (*Mouche et la sorcière*, p. 39), puisque la force des sorcières est incontestablement la connaissance de formules magiques.

Lorsqu’elle ricane, elle asperge son interlocuteur “de postillons fétides et de toiles d’araignés venimeuses” (*La Main de la sorcière*). Comme la sorcière se nourrit de pâtés de boue, de fourmis, de vieux fromages moisis, l’odeur qu’elle dégage est répugnante.

Ainsi, les descriptions relevées mettent à contribution les cinq sens pour soulever un mouvement de profonde répulsion chez le lectorat. La vue s’accroche à des formes tordues, crochues, aux lignes rompues qui bousculent les repères esthétiques habituels, faits d’harmonie et de lumière. À elle seule, la combinaison de la noirceur des lieux habités et des objets qui entourent l’univers de la sorcière et de la laideur physique qui la caractérise introduit *tout de go* le personnage dans l’univers infernal, tel qu’illustré par la tradition picturale du Moyen Âge, assorti d’êtres hideux et menaçants. Par exemple, Mouche aperçoit “(...) sur des tablettes et des étagères, des liquides multicolores bouillaient en glougloutant dans des cornues alambiquées! Des vapeurs mystérieuses s’en échappaient parfois avec des sifflements aigus! Dans de grands bocal, des mains, des têtes même, étaient conservées! Des images horribles grimaçaient sur les murs! Par terre, des détritres servaient d’habitations aux cafards et aux souris (...)” (*Mouche et la sorcière*, p. 68).

En fait, si le noir domine l’environnement tant physique qu’écologique du personnage, à l’occasion, par contre se trouvent des traces de vert moisissure-vomissure qui imprègnent les aliments utilisés par la sorcière pour préparer ses concoctions ou encore, lorsqu’elle bave une écume verdâtre. Pendant ce temps, ses yeux jaunes de serpents luisent.

À ces représentations visuelles, se superposent les images olfactives qui soulèvent chez les personnages secondaires des haut-le-cœur, dûs aux odeurs émises soit par la sorcière, soit par les bouillies qu’elle concocte dans son immense marmite-chaudron. À titre d’illustration, “je les enduisis d’un mélange spécial: huile de foie de morue, vinaigre de cidre, poivre de cayenne et piment rouge” (Julien, 1994, 102).

Quant aux représentations auditives, elles sont transmises tant par la voix que par les propos tenus, lors des imprécations, constituées de jurons comme “Vorzigola et frakapanouille”, de formules magiques introduites ou non par “Abracadabra!” et dont le pouvoir est de métamorphoser les êtres: “Que le venin de mon crapaud s’étale sur ta peau et te change en escargot!”. Voix de crécelle stridulante qui racle, roule, grince et crisse.

Les impressions créées par l’odorat émanent des odeurs transmises tant par le corps ou les vêtements crasseux de la sorcière que par son haleine fétide, et se résument à “une odeur de moisi, l’odeur infecte des sorcières, l’odeur de pipi de chat!”

Quant au toucher, il est largement souligné par les mains et les ongles qui sélectionnent, sectionnent et manipulent d'étranges substances venimeuses, dangereuses, voire mortelles. "Un par un Nesta versa tous les mauvais ingrédients dans son chaudron: Hum ... une plume d'oiselle, ça c'est facile...de la ciguë, beaucoup de ciguë, une douzaine de toiles d'araignée...pouah! et deux araignées vivantes...et un litre de jus d'ortie ... Beurk!" (*Nesta la petite sorcière*).

Le portrait psychologique

La véritable sorcière est par essence vieille, laide, perverse et rusée. Néanmoins, ce qui domine par-dessus tout, c'est sa profonde et incommensurable méchanceté. "Méchante sorcière" est l'appellation la plus courante, celle que l'on retrouve régulièrement aussi bien dans les romans que dans les albums. Mère Rapace dans *Le Coffret des sorcières* (1986) en est un bel exemple. Dès l'incipit, on la situe comme suit: "Il était une fois une vieille et méchante sorcière appelée mère Rapace"(p. 4). Lorsque ce qualificatif, associé à mauvais, médiocre, misérable se trouve placé devant le nom, cela signifie "Qui ne vaut rien". En fait, c'est le sens vieilli du terme. Dès 1549, en Picardie, méchant signifie qui fait délibérément du mal ou cherche à en faire, le plus souvent de façon ouverte et agressive. Pour abrégé, "son esprit est toujours occupé à comploter et à conspirer à mijoter et à mitonner, à finasser et à figoler des projets sanglants" (Dalh, 1983, 11-12).

Au sens moderne, méchant réfère à dangereux ou désagréable. On peut aisément penser que ce sont les sens vieillissés et picardiens qui persistent dans la production littéraire pour désigner le comportement de la sorcière puisque les ouvrages consultés décrivent les actions et les paroles proférées, lesquelles sont intimement associées à la cruauté, à la dureté, à la malveillance et à la malfaisance du personnage. Compte tenu de ses représentations, la tradition catholique associe la sorcière aux oeuvres de Satan. Ainsi, les traces lucifériennes sont-elles notées dans "le rire un peu diabolique de Sidonie"(*Nicolas et la mystérieuse sorcière*, p. 14).

Les représentations symboliques

Les nombreuses images descriptives qui construisent le personnage de la sorcière l'identifient à la fois à la tradition maléfique, constituée de traits sataniques, démoniaques, infernaux. C'est l'image dominante de la femme dangereuse, telle que transmise par l'Église catholique. C'est celle que les théologiens qualifient de succubes, de démon femelle par opposition aux incubes, les démons mâles.

Cette représentation construite à coups de condamnations, de dénonciations et de traités religieux, attestées aussi bien par l'histoire religieuse que civile, a traversé la chrétienté médiévale jusqu'à nos jours. Ces sorcières qui, en d'autres temps, ont connu le bûcher et d'horribles supplices, avaient, croyait-on, le pouvoir scientifique de transformer la matière. On les a alors soupçonnées des pires maléfices.

La Fille de la sorcière (1990) relate avec force détails, par un artifice narratif, les accusations de sorcellerie ou de pacte avec le diable dont plusieurs guérisseuses sages-femmes-herboristes ont été victimes en France, lors de l’Inquisition. Ce roman introduit une distanciation critique à l’égard de l’Histoire, grâce à une télécommande qui permet de remonter dans le temps et plus particulièrement en 1589 à Fulleren, un village de Sundgau où trois femmes furent condamnées pour sorcellerie. La présence lancinante de la télécommande a pour effet d’accroître le caractère fictionnel de l’événement politico-religieux relaté, et de le rendre quasi invraisemblable sinon de le banaliser. Ici, ce qui est retenu, c’est la valeur émotive de l’événement qui sert à la fois de prétexte romanesque et d’ancrage par renforcement stéréotypé.

La Sorcière de midi (par analogie avec le démon du midi) est en quelque sorte une représentation exemplaire tant elle reprend à son compte les pires calamités qui ont pu circuler sur celles qu’on croyait jeteuses de sorts. Elle incarne à elle seule tout l’arsenal de la sorcière, telle que transmise par la tradition des Pères de l’Église. Sa main “blanche et crochue comme une araignée qui n’aurait pas de carapace, (...) un sourire qui montre des dents noires” (p. 125). D’abord, mentionnons que c’est une “horrible vieille”, jaune, toute fripée, folle, grande, voûtée, enveloppée dans de vilains haillons, qui jette des ordures, *kidnappe* des enfants et les transforme en poupées rabougries et sales. L’ancienneté d’Amatkine en fait “la plus dangereuse des sorcières. Elle n’agit que pour le mal. Elle est cruelle et rusée. Elle ne s’attaque qu’aux enfants, dont elle se sert pour des philtres mystérieux qui lui permettent de rester en vie”(Idem).

Les sorcières de l’an 2000

À l’opposé de ce personnage, né dans la nuit des temps, surgissent des sorcières modernes qui se démarquent de ce modèle. Un grand nombre d’entre elles, sont jeunes et inexpérimentées. Bien qu’elles lisent les grimoires, ces livres riches en recettes de sorcellerie et qu’elles profèrent des formules magiques erronées, elles sont attendrissantes tant leurs maladresses et leurs bévues renvoient au monde de l’apprentissage et de l’enfance. Quand par ailleurs, elles s’identifient au monde des adultes, elles fréquentent alors, sous le mode imitatif les congrès de sorcières, et circulent en vélo ou dans des poubelles plutôt qu’en balai.

En bref, les sorcières rencontrées appartiennent à deux réseaux idéologiques distincts: patriarcale et postmoderniste. Les premières ont les attributs moyenâgeux d’êtres maléfiques, les secondes ont des allures nouvelâgistes, sinon métaféministes, car les personnages représentés ont rompu avec l’ordre patriarcal hiérarchisé. Dans certains cas comme *Les Mémoires d’une sorcière* (1994), ces personnages historiquement contestés, dénigrés, condamnés et rejetés cherchent désormais à transmettre leur savoir-faire sous la forme d’un récit autobiographique, centré sur une période précise de leur vie. Elles bousculent l’histoire et ses représentations en utilisant des produits, issus de la société de consommation comme le sont les cocottes-minutes (*Les Sorcières de Boisjoli*).

De plus, elles se sont métamorphosées puisque désormais, elles sont qualifiées de “belles, ravissantes, charmantes, délicieuses, adorables sorcières” (Idem).

C’est ainsi que les séries d’images, identifiées dans les titres, renvoient autant à des caractéristiques physiques que chronologiques comme la jeunesse du personnage (*Nesta la petite sorcière*, *Les Trois Petites Sorcières*) qu’à un attribut spécifique (*La Main de la sorcière*), des qualités morales (*Wanda la gentille sorcière*), la vie émotive (*La sorcière qui avait peur*) et même des activités physiques (*La sorcière qui roulait à vélo*).

Si dans la plupart des ouvrages consultés, la sorcière agit comme actant principal, on la retrouve également comme personnage secondaire. Dans ce contexte de faire-valoir, c’est autant son caractère mystérieux qui est souligné (*Nicolas et la mystérieuse sorcière*) que sa relation égalitaire, établie par la conjonction et qui relègue la sorcière au second rang (*Victor et la sorcière*, *Mouche et la sorcière*).

Outre ces désignations, on retrouve également des titres dont la valeur est de localiser les origines du personnage (*La Sorcière née du vinaigre*) ou encore de le situer dans l’espace ou le temps fictionnel. Ainsi en est-il de *Sorcière en vacances*, d’*Une sorcière dans la soupe* et de *La Sorcière de midi*.

Sous le mode ludique, parfois fantaisiste, les personnages incarnent des personnages féminins, autonomes. En fait, ce qui se dégage, en trame de fond, c’est leur pouvoir de guérison par la connaissance des herbes médicinales, et la transformation de la matière, par la puissance de la parole, manifestée par des formules alambiquées.

Les auteurs, hommes ou femmes, soulignent le savoir faire et la connaissances de la matière de ces personnages féminins pour le plus grand plaisir des petits et des grands.

Par ailleurs, selon leur lieu d’inscription, albumique ou romanesque, les sorcières se rattachent plus ou moins à la tradition médiévale judéo-chrétienne, selon qu’elles sont incarnées sur papier par des auteurs masculins ou féminins.

Parmi les ouvrages étudiés, nous avons été à même de constater que les auteurs masculins ont plus tendance à inscrire leur personnage dans le réseau maléfique du type vieilles, sordides et rusées, incarné par Amatkiné dans *La Sorcière du midi* (1991), que ne le font leurs consœurs, pour qui les sorcières, qu’elles soient logées dans les albums ou les romans, sont souventes fois jeunes, amusantes, ingénieuses, voire maladroites comme cette sorcière des villes qui dans *Le Congrès des sorcières* (1992), voulant enfourcher son balai, rate son démarrage.

Sur la scène éditoriale, ces nouveaux personnages de sorcières, débarrassées pour un bon nombre de la lourdeur démoniaque du passé, sont d’une certaine façon les filles de papier des sorcières, nées dans les milieux féministes anglo-saxons, depuis les années soixante-dix. Elles s’approprient le pouvoir de la science médicale, explorent de nouvelles avenues discursives, vivent en collégialité et non plus isolées ou en recluses mettent l’accent sur les rapports d’interdépendance. Dans un cas, la sorcière, mariée à un ogre, a enfanté d’un sorcillon.

Une fois de plus, la littérature de jeunesse innove, car elle propose non

seulement de nouveaux modèles féminins, préoccupés par la connaissance, le savoir et le pouvoir scientifique, tout en s'inscrivant, du moins au plan des marqueurs de reconnaissance, dans une tradition régénérée, mais génère également un nouveau discours social sur le rôle et les pouvoirs de la femme.

Cette perspective postmoderne, faite autant de ruptures avec les archétypes et les fantasmes patriarcaux que d'apports nouveaux au plan des projets personnels et des situations explorées, déjoue par le truchement d'un personnage typé comme l'est la sorcière les forces institutionnelles et les idéologies, ancrées depuis de nombreux siècles, en suggérant de profondes mutations, au plan symbolique. Gaboury (1990) conclut, à la suite de l'enquête menée sur le monde des sorcières, qu'il s'agit "de nouveaux voisinages pour l'imaginaire féminin" (p. 133).

NOTES

- 1 Le relevé a été effectué au Centre des ressources pédagogiques de la Faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke. Nous tenons à remercier pour leurs précieux conseils Marie Gratton, professeure à la Faculté de Théologie de la même université, Françoise De Léséleuc de la Faculté d'éducation et Johanne Lacroix, étudiante.
- 2 "Dans son dos, une sorcière ricane. Elle lui a jeté un sort, elle l'a entourée de ses fils qui, lentement, tissent un cocon autour d'elle." (p. 41); "La sorcière veut lui mettre de force un jolie robe, lui enfiler des chaussettes blanches et des souliers vernis." (p. 42); "Aurélie imagine le visage de sa mère tordu par la colère. Un visage de sorcière. Elle secoue la tête de toutes ses forces pour chasser cette image." (p. 66); "Elle hurle et hurle, comme une sorcière qui jette des mauvais sorts" (p. 112).
- 3 Dans le chapitre consacré au Moyen Age et à l'exclusion et à la chasse aux sorcières, paru dans *Des sorcières aux mandarines-Histoire des femmes médecins*. "Les procès de l'Inquisition cernent sans pitié l'image de cette ambassadrice du diable, réputée comme étant le principal obstacle au salut (...)" (Dall'Ava-Santucci, 1989, p. 34).
- 4 Himmelman, J., *Amélie la sorcière*, Paris, éd. Castor Poche Flammarion, 1989.
- 5 Larreula, E., *La Naissance de la sorcière Camomille, Le Mariage de la sorcière Camomille, La Sorcière Camomille à Paris*, Paris, Édition du Sorbier, 1989.
- 6 Mc Allister, A., *Nesta la petite sorcière*, Paris, Édition L'école des Loisirs, 1990 (coll. Kaléidoscope).
- 7 Taylor, E.J., *La Sorcière Ozépine*. Paris, Édition Hachette Jeunesse, 1984.
- 8 Taylor, J. et T. Ingleby, *Wanda la gentille sorcière*, Montréal, Éditions Hurtubise, 1972 (Collection Je lis tout seul).

RÉFÉRENCES

- Abeyà, E., *La sorcière qui roulait à vélo*, Montréal, Édition Gamma- Les Éditions École active, 1993 (coll. La sirène).
- Bichonnier, H., *Pincemi Pincemoi et la sorcière*, Paris, Gallimard, 1986.
- Bordeleau, F., "Les héroïnes vous ressemblent-elles?", *La Gazette des femmes*, Mai-Juin (1994), p. 18.
- Brousseau, L., *Coups durs pour une sorcière*, Ottawa, Édition Pierre Tisseyre, 1991 (coll. Coccinelle).
- Bouchard-Barionian, *Ma voisine, une sorcière*, Montréal, HMH-Gamma, 1994.
- Courtois, P., *Nicolas et la mystérieuse sorcière*, Sherbrooke, Éditions Paulines, 1972.
- Dalh, R., *Sacrées sorcières*, Paris, Gallimard, 1983.
- Dall'Ava-Santucci., *Des sorcières aux mandarines-Histoire des femmes médecins*, Paris, Calmann-Lévy, Mesnil-sur-l'Estrée, 1989.
- Falconer, E., *Les Trois Petites Sorcières*, Paris, Édition L'École des Loisirs, 1988 (Coll. Pastel).
- Gaboury, È., "Enquête sur le monde des sorcières. De nouveaux voisinages pour l'imaginaire féminin", *Recherches féministes*, vol 3, no 2, (1990), pp. 133-147.

- Gingras, C., *L'Île au Géant*, Montréal, Québec-Amérique jeunesse, 1995.
- Greaves, M., "Mère Rapace", dans *Le Coffret des sorcières*, Paris, Édition Gauthier-Langereau, 1986.
- Grillot-Kanter, M.-F., *La Sorcière née du vinaigre*, Paris, Édition Castor poche- Flammarion, 1990 (Coll. castor poche cadet).
- Hébert, M.-F., *Une sorcière dans la soupe*, Montréal, Édition La courte échelle, 1990.
- Honaker, M., *La Sorcière de midi*, Paris, Édition Rageot, 1991.
- Julien, S., *Les Mémoires d'une sorcière*, Montréal, Édition Héritage jeunesse, 1994.
- Low, A., *La Sorcière qui avait peur*, Richmond Hill, Édition Scolastic, 1978.
- Mora, D. et D. Maja, "La sorcière verte", dans *Contes de la sorcière verte*, Paris, Édition Nathan, 1992.
- Pujade-Renaud, C. et D. Zimmermann, *La Fille de la sorcière*, Paris, Éd. Messidor-La Farandol, 1990.
- Rivais, Y., *Mouche et la sorcière*, Paris, Édition L'École des Loisirs, 1991.
- Sarfati, S., "Le vrai visage des sorcières", *Coup de pouce*, Octobre 1994, p. 114.
- Snyder, P., *Les Représentations de la femme dans le discours religieux du XIIIe siècle au XVe siècle: une cause de la chasse aux sorcières?* Mémoire de maîtrise, Faculté de théologie, Université de Sherbrooke, 1993, pp. 126 f.
- Utton, P., *La Main de la sorcière*, Paris, Éditions L'École des Loisirs, 1989.
- Wolsinski, M., *Les Sorcières de Boisjoli*, Paris, Éditions de l'amitié, 1986.

Suzanne Pouliot enseigne à l'Université de Sherbrooke. Sa spécialité est la didactique du texte d'enfance et de jeunesse.

L.M. Montgomery and Canadian Culture: An International Conference

The L.M. Montgomery Institute, of the University of Prince Edward Island, will hold an international conference entitled **L.M. Montgomery and Canadian Culture** at the University of Prince Edward Island from **June 27-30, 1996**. The conference will focus on L.M. Montgomery and her works as touchstones for Canadian culture. Montgomery's journals and letters as well as her fiction and poetry reflect and comment on the literature, events, ideas, and discoveries from the 1890s to the 1930s.

For information about program and registration details, please contact: The L.M. Montgomery Institute, Att: Anna MacDonald, Coordinator, Research Section, University of Prince Edward Island, Charlottetown, Prince Edward Island, C1A 4P3. Telephone: (902) 628-4346; Fax: (902) 566-0420; E-mail: LMMINST@UPEI.CA.